

ÉLISA

Les malheurs d'une esclave au siècle dernier

Récit tiré *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher-Stowe



Par une froide soirée de février, en Amérique du Nord, au temps où il y avait encore des esclaves, (il y a de cela environ cent ans) deux hommes discutaient. L'un, M. Shelby, qui devait une certaine somme à l'autre, Haley, marchand d'esclaves, était obligé, faute d'argent, de lui donner en guise de remboursement deux de ses serviteurs.



Ce n'est pas sans un grand chagrin que M. Shelby devait vendre le brave Tom, son excellent fermier, et Henry, un délicieux bambin de cinq ans, le fils d'Elisa, autre esclave, servante de Mme Shelby.



Aussi, tout à sa peine, M. Shelby, malgré la promesse qu'il en avait faite, ne put s'empêcher d'avouer à sa femme le triste marché qu'il venait de conclure avec le terrible Haley. Elisa surprend leur conversation.

I - Dans l'inconnu

1. Pâle, frémissante, les lèvres serrées, Éliisa se glissa dans le corridor et rentra dans sa chambre, dans cette chambre si calme, si coquette, où elle avait été si longtemps heureuse ! Le petit Henry dormait sur le lit. Ses longues boucles tombaient gracieusement autour de son visage de bébé et sa bouche rose souriait, tandis que ses menottes¹ potelées² reposaient sur la couverture. « Pauvre enfant ! murmura Éliisa. Ils t'ont vendu, mais ne crains rien, ta mère te sauvera ! »

2. Sans une larme, elle prit un crayon et écrivit en toute hâte : « Madame, chère madame ! ne me prenez pas pour une ingrate³, ne pensez pas de mal de moi, d'aucune sorte. J'ai entendu ce que vous avez dit cette nuit, vous et monsieur. Je vous quitte pour sauver mon enfant. Vous ne me blâmez pas. Je n'oublierai jamais votre bonté. »

3. Sa lettre pliée, elle alla vers un tiroir. Elle y prit quelques hardes⁴ de son fils et en fit un paquet auquel, dans sa tendresse de mère, elle joignit un ou deux jouets. Elle eut quelque peine à réveiller le petit dormeur, mais enfin il secoua le sommeil et parut surpris de voir sa mère mettre un châle et un chapeau.

4. « Mère, où allons-nous ? demanda-t-il en voyant qu'elle commençait à l'habiller.

— Chut ! Henri, il ne faut pas parler si haut, ou l'on nous entendra. Un méchant homme allait venir prendre le petit Henri à sa maman pour l'emmenner loin, bien loin.... Mais maman ne veut pas quitter son petit garçon. Elle va lui mettre son manteau et sa casquette, et se sauver avec lui pour que le méchant homme ne puisse pas le prendre. »

L'enfant habillé, elle le prit dans ses bras et lui dit à l'oreille : « Sois bien sage ! » Puis sans bruit elle se glissa dehors.

5. La nuit était claire et froide, le ciel étoilé. La mère jeta son châle sur l'enfant qui, vaguement effrayé, l'appelait doucement et se cramponnait⁵ à son cou.

Ils arrivèrent bientôt en vue de la case de l'oncle Tom. Éliisa frappa discrètement aux carreaux.

Chloé⁶ ouvrit presque aussitôt et, à la lueur de la bougie, elle vit le visage bouleversé de la pauvre Éliisa. « Que vous est-il arrivé ?

¹ Petite main, mignonne main d'enfant.

² Gras, dodu.

³ Qui ne sait pas reconnaître les bienfaits reçus.

⁴ Habits (souvent de peu de valeur).

⁵ S'accrochait solidement ou nerveusement.

⁶ La femme de Tom.

— Je pars, emportant mon fils. Monsieur l'a vendu !

— Vendu ! répétèrent Tom et Chloé.

— Oui, vendu, reprit Éliisa d'une voix ferme. Vendu ! et vous aussi, Tom. Vendus tous deux à un marchand d'esclaves qui doit venir aujourd'hui même prendre livraison de sa marchandise. »

6. Tom s'affaissa sur sa vieille chaise et laissa tomber sa tête sur ses genoux. « Vendu ! reprit plus bas la bonne Chloé. Eh bien ! mon pauvre vieux homme, continua-t-elle en retrouvant quelque énergie, il en est encore temps, partez avec Lisa. Vous avez une permission pour aller et venir comme bon vous semble. Allons, décidez-vous, je fais votre paquet. »

7. Tom releva lentement la tête, regarda autour de lui, les yeux pleins de tristesse, puis il dit avec calme : « Non, je ne partirai point. Qu'Éliisa parte, elle fait bien. Mais moi, je dois être vendu, ou tout ici, choses et gens, va être ruiné. » Il laissa échapper un gros soupir. « Le maître m'a toujours trouvé à ma place. Il m'y trouvera toujours. Partez Éliisa. Moi, je reste. »

8. Éliisa comprit qu'elle n'avait pas à insister, tant le ton de l'oncle Tom avait été résolu⁷. Alors, d'un geste brusque, elle souleva dans ses bras son enfant surpris et effrayé, s'élança sur le chemin et disparut silencieusement.

II - Les chevaux

1. Au matin, quand Haley s'aperçut qu'Éliisa avait pris la fuite avec le petit, ce fut un beau tumulte⁸.

« Des chevaux, criait-il, et qu'on la poursuive ! »

Or, les esclaves de Shelby avaient compris bien vite que Mme Shelby ne tenait pas à ce qu'on reprenne la pauvre femme.

Il fallut attendre un bon moment avant de voir arriver André et Samuel, ramenant au galop Bell et Jerry, les deux chevaux qu'on leur avait dit d'apprêter. En les entendant, le cheval de Haley, un jeune poulain ombrageux⁹ rua, hennit et secoua son licou¹⁰.

⁷ Décidé, ferme.

⁸ Bruit accompagné de désordre.

2. — Un énorme frêne ombrageait la cour qu'il semait de petites faînes¹¹ triangulaires et tranchantes. Samuel en prit une, s'approcha du poulain, le flatta, le gratta comme pour le calmer. Et, sous prétexte d'ajuster la selle, il glissa fort adroitement en dessous la petite faîne, de telle façon que la moindre pression sur la selle devait exciter la bête, sans toutefois la blesser ou sans laisser la moindre trace de blessure ou d'égratignure.

« Là, dit-il avec une grimace. Là, te voilà tranquille maintenant.

3. Au même instant, Mme Shelby parut sur le balcon et lui fit un signe :

« Pourquoi avez-vous tant tardé, Samuel ?

— Madame, on ne pouvait prendre les chevaux !

— Allons, c'est bien ! Maintenant, Samuel, vous devez accompagner M. Haley pour lui montrer le chemin, pour l'aider. Ayez bien soin des chevaux. Vous savez que, la semaine passée, Jerry était un peu boiteux. Attention, Samuel. Ne le faites point marcher trop vite.

— Pour cela, rapportez-vous-en à moi, » reprit le bon Samuel, comprenant à demi-mot.

4. Haley parut enfin sur le perron. Quelques tasses d'excellent café l'avaient un peu adouci. Il était d'assez bonne humeur. Les deux nègres saisirent certaines feuilles de palmier, qu'ils appelaient leurs chapeaux, et s'élançèrent vers les chevaux pour « aider le m'sieu »

Les feuilles du chapeau de Samuel retombaient de tous côtés, éparses¹² et roides¹³. On eût dit un chef de tribu. Les bords de la coiffure d'André avaient complètement disparu. Mais un ingénieux coup de poing l'avait arrangée en couronne sur sa tête.

5. Au moment où Haley toucha la selle, le fougueux¹⁴ animal bondit d'un élan soudain, et jeta son cavalier à quelques pas de là sur le gazon sec et doux qui amortit la chute.

Samuel s'élança aux rênes¹⁵ avec promptitude, mais ne réussit qu'à fourrer son bizarre chapeau dans les yeux de l'animal. La vue de cet objet étrange fut loin de calmer ses nerfs, aussi échappa-t-il des mains de Samuel renversé, et poussant deux ou trois hennissements, il s'élança dans la prairie, suivi de près par Bell et Jerry, qu'André n'avait pas manqué de lâcher, hâtant leur course par ses terribles exclamations.

⁹ Qui s'effraie facilement.

¹⁰ Lien qui est fixé, « lié » autour du cou.

¹¹ Fruit du hêtre.

¹² Dispersé, en désordre.

¹³ Raides.

¹⁴ Très ardent.

¹⁵ Guides.



6. Il s'ensuivit un indescriptible¹⁶ désordre. André et Sam criaient, se démenaient et couraient. Les chiens aboyaient. Tous les petits échantillons de la race nègre alors dans l'habitation s'élançèrent dans toutes les directions, hurlant, frappant dans leurs mains et se démenant avec la plus fâcheuse bonne volonté.

7. Le cheval de Haley parut prendre beaucoup de plaisir à toute cette petite scène. Devant lui s'étendait une prairie d'un quart de lieue, bordée d'un petit bois. Il se laissait donc volontiers approcher. Puis, quand il se voyait à portée de la main, il repartait avec des ruades et des hennissements et s'enfonçait dans quelque allée du bois.

Samuel n'avait garde de l'arrêter avant le moment qu'il jugerait convenable, et son chapeau de palmier se trouvait, avec beaucoup d'adresse, toujours à l'endroit où il y avait le plus grand danger de reprendre le cheval.

8. Haley courait aussi à droite et à gauche, jurant et frappant du pied. M. Shelby, du haut du perron, essayait en vain de donner des ordres. Mme Shelby suivait la scène de la fenêtre de sa chambre, aussi étonnée que contente et, au fond, se doutant bien de quelque tour de ses hommes.

Enfin, vers deux heures, Samuel apparut triomphant, monté sur Jerry, tenant en main la bride du cheval de Haley, l'œil ardent, ruisselant de sueur.

« Il est pris, s'écria-t-il fièrement. Sans moi, ils en eussent été pour leur peine et n'auraient jamais pu le reprendre !

— Sans vous, grommela Haley, tout cela ne serait pas arrivé, et vous m'avez fait perdre trois heures.... Allons, partons ! »

¹⁶ Très grand, si grand qu'on ne peut le décrire.

III - Une mère héroïque

1. Jamais créature humaine ne se sentit plus malheureuse et plus abandonnée qu'Élisa à cette heure-là. Elle devinait tous les périls qu'elle allait courir en quittant cette maison, seul abri qu'elle eût jamais connu. Mais, plus puissant que tout, l'amour maternel lui donnait des ailes. Les limites de la ferme, le parc, le bois, tout cela passait comme dans un rêve. Et elle marchait, marchait toujours, sans jamais s'arrêter, sans reprendre haleine.

2. Les premières lueurs rosées de l'aurore la trouvèrent sur le grand chemin, loin de tout endroit connu d'elle. Elle ne savait qu'une chose : elle allait dans la direction de l'Ohio¹⁷, et elle ne serait à l'abri du danger que sur l'autre rive du fleuve. Toutes ses forces étaient tendues vers ce but.

Vers midi, elle s'arrêta dans une jolie ferme pour y déjeuner et se reposer. Avec la distance, le danger s'atténuait. Son esprit devenait plus libre, ses nerfs se détendaient et elle commençait à sentir la fatigue.

3. Une heure avant le coucher du soleil, elle parvint enfin sur les bords de l'Ohio, harassée, mais l'âme encore vaillante. Son premier regard fut pour la rivière, dont la rive opposée représentait la liberté¹⁸. Hélas ! elle paraissait infranchissable ! On était au commencement du printemps et, gonflée et mugissante, la rivière charriait¹⁹.

« Le bac²⁰ ne marche plus ! » pensa la pauvre femme avec effroi.

Une petite auberge s'élevait près de là. « Comment peut-on passer l'eau ? demanda-t-elle.

— Brave femme, c'est presque impossible. Cependant, cette nuit même, un homme doit essayer. Si vous le voulez, il vous prendra avec lui. Entrez et reposez-vous. »

Élisa plaça son fils sur un lit et lui tint ses petites mains dans les siennes jusqu'à ce qu'il fût endormi, ce qui ne tarda guère.

4. Pendant ce temps, le marchand d'esclaves s'était mis à la poursuite de la pauvre femme. Il y avait près d'une heure qu'Henri dormait dans la chambrette quand l'homme arriva à son tour. Par bonheur, Élisa entendit le galop de son cheval alors qu'il était, encore à quelque distance.

¹⁷ Rivière de l'Amérique du Nord.

¹⁸ Au-delà de l'Ohio, on ne reconnaissait pas l'esclavage.

¹⁹ Portait des glaçons.

²⁰ Petite embarcation permettant la traversée d'une rivière en l'absence de pont.

5. Or, sa chambre avait une porte qui ouvrait sur la rivière. Comme une folle, elle saisit son fils et se rua dehors. Elle franchit d'un saut les quelques marches. Ses pieds touchaient à peine le sol.

Le marchand l'aperçut au moment où elle atteignait la berge.

Alors, appelant du renfort à grands cris, il se précipite derrière elle et va l'atteindre !

Mais avec un cri sauvage elle s'élançait d'un bond ailé vers le torrent mugissant, barrière mouvante, et tombe sur l'un des radeaux²¹ de glace qu'il charrie. C'est un saut désespéré, impossible, sinon au désespoir et à la folie.

6. L'énorme glaçon craque et s'abîme²² sous son poids, mais elle l'a déjà quitté. Redoublant d'énergie à mesure que le danger augmente, elle saute de glaçon en glaçon, glissant, se cramponnant, tombant, mais se relevant toujours ! Elle perd sa chaussure, ses bas sont arrachés, ses pieds sont en sang, mais elle ne voit rien, ne sent rien, jusqu'à ce qu'elle aperçoive enfin, comme dans un rêve, l'autre rive toute proche et un homme qui lui tend la main.

« Qui que vous soyez, vous êtes une brave fille », dit l'homme.

7. Élisabeth reconnut le visage et la voix d'un fermier voisin de son ancienne demeure. « Oh ! monsieur Symmer, cachez-moi ! Sauvez-moi ! Sauvez-moi !

— Quoi ? N'êtes-vous plus à M. Shelby ?

— Mon enfant ! Cet enfant que voilà.... Il l'a vendu ! Et voilà son maître, dit-elle en montrant l'autre rive. Oh ! monsieur Symmer, vous avez un enfant, un petit enfant !

— Allons, du courage, dit le brave homme. Et non sans quelque rudesse pour cacher son émotion, il l'aida à gravir le bord. Tenez, ajouta-t-il, en lui montrant une grande maison isolée, allez là. Ce sont de bonnes gens. Ils sont accoutumés à ces sortes de choses.

— Merci de tout mon cœur monsieur Symmer. »

Puis, serrant son enfant dans ses bras, elle s'éloigna d'un pas vif, tandis que, sur l'autre rive, Haley, dépit²³, faisait demi-tour en injuriant ses deux guides.

²¹ Ici, plate-forme de glace flottant comme un radeau.

²² S'enfoncé.

²³ Surpris et en colère d'avoir échoué.



Élisa n'était qu'à demi sauvée. Enfin, sous un déguisement, elle peut avec son mari et le petit Henri se réfugier au Canada, pays où l'esclavage n'était pas reconnu.



Quant à Tom, il meurt de mauvais traitements chez son nouveau maître, juste au jour où le fils de M. Shelby vient pour le racheter ! Triste chose que l'esclavage !